

Lettre à Rina

Alphonse Piché

Volume 18, numéro 6 (108), novembre–décembre 1976

Rina Lasnier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Piché, A. (1976). Lettre à Rina. *Liberté*, 18(6), 137–139.

Lettre à Rina

Chère Rina,

Lorsque l'on m'a demandé, à titre d'ami et de poète, une appréciation de tes travaux, j'ai longtemps hésité, et longuement réfléchi.

Toute appréciation comporte un certain jugement, et rien n'est plus délicat, difficile pour un poète, que de juger l'oeuvre d'un autre poète ; et davantage lorsque celui-ci est une grande amie.

D'ailleurs, en matière poétique, le temps n'est-il pas le seul et meilleur juge ?

L'histoire littéraire est balisée de ces oeuvres dont la gloriole est tombée avec la génération qui l'avait proclamée, tandis qu'on a vu sortir de l'ombre et grandir comme une aurore, des chants que l'on croyait disparus à jamais.

Rina, de cette moisson de poésie que tu as engrangée depuis tant d'années, depuis le bouquet de « Féerie Indienne », jusqu'à la floraison majeure de « La salle des rêves », il serait facile d'isoler certains thèmes, d'autopsier certains poèmes, de dépecer une strophe, d'inciser un vers, et d'offrir le tout à la curiosité des touristes de la littérature. Mais à quoi bon ? Celui qui n'a pas été touché par un poème, qui n'a pas vibré à l'énoncé d'un vers exceptionnel, ne le sera pas davantage à la vue des entrailles de ceux-ci, exhibées comme une planche d'anatomie.

Dois-je l'avouer, je me sens incapable d'un tel viol, d'une telle spoliation du seuil d'autrui, quand ce ne serait que pour en extirper les feux les plus brillants. Non point qu'il faille interdire l'accès à l'intériorité d'un écrivain, l'auscultation de son *sui-generis*, mais cette chirurgie doit être réservée à ceux qui en ont, et le goût et la compétence.

Chère Rina, un des aspects de ton talent, qui m'a le plus étonné, confondu, c'est cette obstinée démarche poétique qui ne s'est démentie depuis le tout début ; ce « chant de la montée » vers l'éclat des sommets que rien n'est venu interrompre ; cette longue patience à l'écoute de l'indicible ; cette intempérance dans la plus stricte tempérance. Habituellement, les Québécois qui écrivent donnent, pendant une certaine période de leur vie, un travail littéraire ou deux, et puis se taisent. Dans l'anonymat d'une retraite prématurée, ils se plaisent à grignoter les quelques retombées qui proviennent des satellites qu'ils ont mis en orbite, avec un succès parfois mérité. D'autres, que j'appellerai les travailleurs du succès, à coups d'intrigues, de génuflexions, de courbettes et autres olympiades du genre, se méritent une stalle dans un organisme d'Etat et poursuivent les progrès de leurs mensuralités à travers leurs songes étioles.

Comment fut-elle possible cette « vie recluse en poésie » que préconisait Patrice de la Tour du Pin, et tu as vécu dans ce pays du Québec tout incurvé sur ses nécessités primaires ? Et quel tribut t'a permis d'acquitter le prix de cette entrée en poésie et le pouvoir d'y demeurer jusqu'au crépuscule proche ?

« Je veux saigner solitaire et sécher debout... » disais-tu ? Quelle palissade il t'a fallu dresser autour de ta solitude ; et quels volets tu as dû fermer, non seulement aux intrus, mais aussi aux parents et amis qui, souvent et inconsidérément deviennent les parasites qui brouillent les transmissions de ceux qui ont choisi de s'isoler, qui ont décidé de naviguer en solitaire, et au plus près.

Paraphrasant le théorème de mon vieil ami Baruch de Spinoza, « Toute chose s'efforce, autant qu'il est en son pouvoir, de persévérer dans son être », on peut sûrement dire de toi, Rina, que ta vie durant, tu t'es efforcée de demeurer en

poésie, de vivre en poésie, et ce, contre vents et marées ; et que tu as réussi.

Et comment ne pas citer, à l'appui de ta « volonté de poésie » ce texte de Régis Jolivet relatif à la connaissance de soi. « Il faut redresser et affermir le « je », c'est-à-dire devenir de plus en plus maîtres de nous-mêmes, dominer, par la volonté, le courant des états intérieurs, et nous affirmer ainsi, selon le mot si fort d'Aristote, comme « pères de nos actes ». On peut en effet vivre plus ou moins en étranger à soi-même, en se laissant conduire, en quelque sorte passivement, par le déterminisme de nos états psychiques, alors que la vraie vie humaine consiste à substituer au « je » empirique un « je » volontaire et réfléchi, par lequel l'unité de notre vie intellectuelle et morale est renforcée, l'identité matérielle de notre existence soumise à un développement harmonieux et son activité dirigée et réglée conformément aux principes supérieurs de la morale. »

Chère Rina, dans les moments d'incertitude, de désespérance ; quand le dégoût monte en moi comme un flot sur le rivage à nu ; quand le doute m'étreint des quelques poèmes que j'ai extirpés de la noirceur de ma vie, et qui semblent s'effiloche dans le vent de l'oubli, je me tourne vers toi, Rina, phare ancré dans la roche, et qui donne sa lueur dans la tourmente, et voilà que ma proue se redresse, et que ma course reprend la route de l'espoir.

le 10 août 1976

ALPHONSE PICHÉ